



© Marion Ettlinger

Siri Hustvedt États-Unis

Le livre dont le psychanalyste est le héros

L'auteur

Siri Hustvedt, née à Northfield dans le Minnesota, s'est installée à New York en 1978 et a obtenu un doctorat de littérature à l'Université de Columbia. Elle a été découverte en France dès son premier roman, *Les Yeux bandés* (1996), remarqué pour son écriture discrète et efficace. Elle connaît un immense succès international avec *Tout ce que j'aimais* (2003). Collaboratrice régulière du magazine *Modern Painters*, elle vit à Brooklyn. Son œuvre est publiée en France aux éditions Actes Sud.

L'œuvre

Élégie pour un Américain, traduit de l'anglais (États-Unis) par Christine Le Bœuf (Actes Sud, 2008)

Les Mystères du rectangle, Essais sur la peinture, traduit de l'anglais (États-Unis) par Christine Le Bœuf (Actes Sud, 2006) / INDISPONIBLE /

Tout ce que j'aimais, traduit de l'anglais (États-Unis) par Christine Le Bœuf (Actes Sud, 2003 - « Babel », 2005 - J'ai Lu, 2006)

Yonder, traduit de l'anglais (États-Unis) par Christine Le Bœuf (Actes Sud, 1999 - « Babel », 2006)

L'envoûtement de Lily Dahl, traduit de l'anglais (États-Unis) par Christine Le Bœuf (Actes Sud, 1996 - « Babel », 1999)

Les yeux bandés, traduit de l'anglais (États-Unis) par Christine Le Bœuf (Actes Sud, 1993 - « Babel », 1996)

La presse

« Siri Hustvedt a mis beaucoup d'elle-même dans cette *Élégie pour un Américain* qui met en scène deux intellectuels new-yorkais, issus d'une famille d'immigrés norvégiens, Erik et Inga. Divorcé en proie à la solitude sentimentale, Erik Davidsen est au centre de la toile que tissent les protagonistes de ce New York de l'après 11 Septembre, patients enfermés dans leur maladie, enfants perturbés, amis perdus de vue ou femmes désirées. Dans son besoin de comprendre et d'aider les autres se trouve peut-être son salut. La sensibilité à fleur de peau de Siri Hustvedt, sa

Zoom

Élégie pour un Américain, traduit de l'anglais (États-Unis) par Christine Le Bœuf (Actes Sud, 2008)



De retour à New York après l'enterrement de leur père, dans le Minnesota, Erik Davidsen, psychiatre divorcé, et sa sœur, Inga, veuve dévastée et récente d'un écrivain célèbre, découvrent la lettre qu'une femme a jadis adressée au disparu et par laquelle ils apprennent que leur père aurait naguère été impliqué dans une mort mystérieuse. Dès lors, dans une Amérique toujours traumatisée par les événements du 11 Septembre survenus quatre ans plus tôt, tous les personnages qui gravitent autour de la famille Davidsen vont, de proche en proche, être amenés à se confronter à la part la plus opaque de leur être.

Conjuguant la mémoire de l'immigration et le thème du secret de famille, et affrontant, entre ombre et lumière, les ambiguïtés de toute transmission, et la difficulté pour tout individu de réinventer sa vie, Siri Hustvedt écrit ici le roman compassionnel de l'inconscient d'une Amérique déchirée entre l'apparente infaillibilité de ses mythologies fondatrices et la profondeur des désarrois qui l'habitent aujourd'hui.

beauté et son intelligence inquiète habitent aussi le personnage d'Ingra, la sœur d'Erik, harcelée par les prédateurs de son mari, biographes ou journalistes. Comme cette brillante intellectuelle, veuve d'un écrivain célèbre, Siri Hustvedt a dû lutter pour être vue et lue autrement que comme l'épouse de Paul Auster. Elle lui prête ses interrogations dans ce roman à la construction musicale, tout en variations frémissantes, miroir troublé d'une Amérique complexe. »

Évelyne Bloch-Dano, *Le Magazine Littéraire*

Les Mystères du rectangle, Essais sur la peinture, traduit de l'anglais (États-Unis) par Christine Le Bœuf (Actes Sud, 2006) / INDISPONIBLE /



« La peinture est là tout d'un coup.

Quand je lis un livre, quand j'écoute de la musique ou quand je vais au cinéma, c'est avec le temps que je découvre l'œuvre. Un roman, une symphonie, un film ne prennent leur sens que par la succession des mots, des notes et des images. Les heures peuvent passer, un tableau ne gagnera ni ne perdra la moindre parcelle de lui-même. Il n'a ni commencement, ni milieu, ni fin. J'aime la peinture parce que dans son inaltérable immobilité elle paraît exister en dehors du temps d'une manière impossible à toute autre forme d'expression artistique.

Plus j'avance dans mon existence, plus je voudrais mettre le monde en suspens et saisir le présent avant que, dévoré par la seconde suivante, il ne devienne le passé. Un tableau crée l'illusion d'un présent éternel, d'un lieu où mes yeux peuvent se reposer comme si le tic-tac de la pendule avait cessé par magie. » S. H.

Tout ce que j'aimais, traduit de l'anglais (États-Unis) par Christine Le Bœuf (Actes Sud, 2003 - « Babel », 2005 - J'ai Lu, 2006)



Au milieu des années 1970, à New York, deux couples d'artistes ont partagé les rêves de liberté de l'époque, ils ont fait de l'art et de la création le ciment d'une amitié qu'ils voulaient éternelle et, quand ils ont fondé leur famille, se sont installés dans des appartements voisins. Rien n'a pu les préparer aux coups du

destin qui vont les frapper et infléchir radicalement le cours de leurs vies...

Siri Hustvedt convie ici à un voyage à travers les régions inquiétantes de l'âme : bouleversant, ambigu, vertigineux, *Tout ce que j'aimais* est le roman d'une génération coupable d'innocence qui se retrouve, vingt ans plus tard, au bout de son beau rêve.

Yonder, traduit de l'anglais (États-Unis) par Christine Le Bœuf (Actes Sud, 1999 - « Babel », 2006)



« Un jour mon père, écrit Siri Hustvedt, m'a demandé si je savais ce que signifie *yonder*. J'ai répondu qu'à mon idée *yonder* était synonyme de *there*, là. Il a souri et m'a dit : "Non, *yonder*, c'est entre ici et là."

Cette petite histoire me reste présente, depuis des années, comme un exemple de magie

linguistique : elle identifie un nouvel espace - une région médiane qui n'est ni ici ni là -, un lieu qui tout simplement n'existait pas pour moi avant d'être nommé. »

Et c'est dans cet espace-là, entre représentation et réalité, que Siri Hustvedt, à propos de *La Femme au collier* de perles de Vermeer, de *L'Ami commun* de Dickens, ou encore de *Gatsby le Magnifique* de Fitzgerald, révèle une pensée à la fois élégante, délicatement discursive et pénétrante, qui montre à quel point nous dépendons du langage par lequel nous relions à l'art les choses de la vie.

L'envoûtement de Lily Dahl, traduit de l'anglais (États-Unis) par Christine Le Bœuf (Actes Sud, 1996 - « Babel », 1999)



Dans une bourgade du Minnesota, où tout le monde se connaît, et où commérages et crédulité font bon ménage, la jeune Lily Dahl découvre la vie. C'est son premier amour, pour Edouard Shapiro, artiste juif new-yorkais dont l'étrangeté inquiète ses concitoyens. C'est encore l'amitié avec un professeur à

la retraite, Mabel, vieille dame toute de finesse et de tendre sagesse. Mais c'est aussi l'envoûtement par une série de phénomènes qui se produisent autour de Lily Dahl comme si elle les attirait, et dont elle dénouera le mystère avec une téméraire obstination.

Les yeux bandés, traduit de l'anglais (États-Unis) par Christine Le Bœuf (Actes Sud, 1993 - « Babel », 1996)



« Pour moi, Klaus demeurait un jeune homme, en dépit du fait que les gens qui me connaissaient sous ce nom ne me prenaient jamais pour un garçon. Le fossé entre ce que j'étais bien obligée d'admettre devant les autres — à savoir : que j'étais une femme — et mes rêves intérieurs ne me dérangeait pas. En devenant Klaus la nuit, j'avais effectivement brouillé mon genre. Le costume, mon crâne tondu et mon visage nu modifiaient la perception que les gens avaient de moi, et à travers leurs yeux je changeais de personnalité. Jusqu'à ma façon de parler changeait quand j'étais Klaus. » S. H.

Entre ombre et lumière, entre nuit et jour, dans la ville superlative, New York — elle-même personnage à part entière de ces récits —, Iris Vengan, la narratrice, fait l'expérience d'étranges rencontres et de singulières transformations de sa propre identité.

Polyptyque à quatre volets, *Les Yeux bandés* a marqué, lors de sa publication en 1993, l'entrée en littérature d'un talent subtil et incontestable, celui de Siri Hustvedt.